

LA MAGIE SAUVAGE DU

Nomades rustiques, les Kirghizes vivent dans leurs montagnes comme on y a toujours vécu : au contact de la terre, du vent, des animaux. Nous sommes partis à la découverte de ce peuple généreux, qui tire sa fierté de cette rude alchimie.

PAR GUILLAUME DE DIEULEVEULT (TEXTE)
ET STÉPHAN GLADIEU POUR LE FIGARO MAGAZINE (PHOTOS)



KIRGHIZISTAN

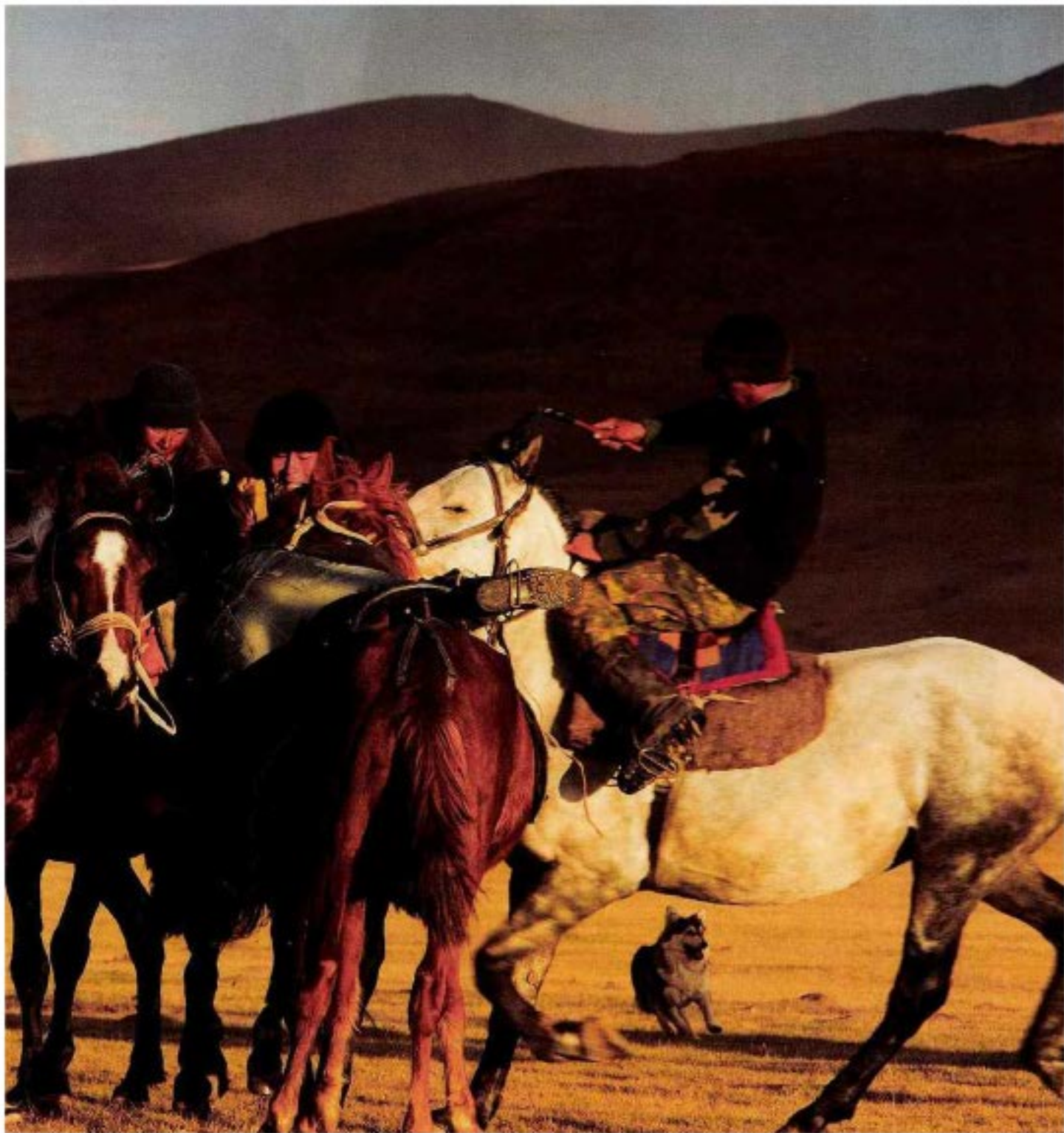


Chebirov Talgarbek pratique la chasse à l'aigle, une tradition des steppes de l'Eurasie. Bientôt, il rendra la liberté à Tumara, son aigle royal âgé de 8 ans.

DANS UNE LUMIÈRE IRRÉELLE SE JOUE UNE SCÈNE SORTIE D'UN ROMAN DE KESSEL

Ulak tartysh : la version kirghize
du burkashi afghan. Les bergers qui
passent l'été sur les bords du lac
Song-Koul, à 3 000 mètres d'altitude,
s'y livrent avec passion.







Une famille de bergers sur les rives du lac Song-Koul. L'automne venu, la yourte sera repliée et tout le monde descendra dans la vallée.

N

'accordant nulle attention aux épais nuages qui viennent de franchir la haute barrière des monts Kabak-Too, Aquezbek a sauté

sur sa jument : une bête splendide et impétueuse, à la robe pie et à la crinière blanche. Le jeune homme saisit les rênes, se tacle longuement la gorge, remet en place son chapeau de poil puis crache et lance l'animal comme une balle à travers la plaine. Toujours plus vite, dressé sur les étriers, le vent glacé lui giflant la figure, le visage crispé dans un rictus victorieux.

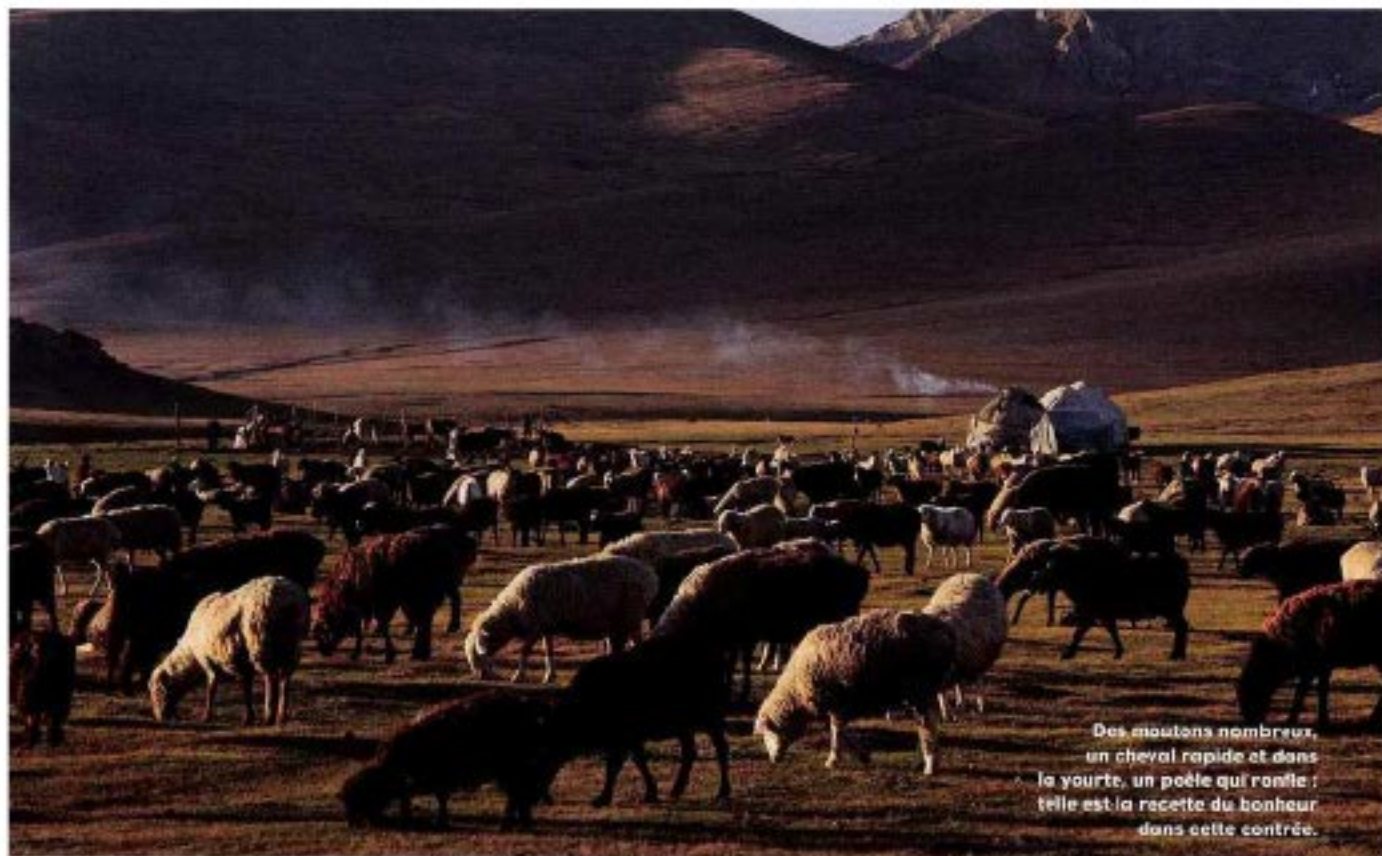
Aquezbek force vers le lac où l'attend une troupe : une quinzaine de cavaliers venus des yourtes alentour. Visages plissés, grosses mains, yeux rieurs, bonnets de feutre, anoraks déchirés, pantalons lustrés, bottes crottées. Ils ressemblent aux cosaques Zaporogues dans le tableau d'Ilya Repine : leurs trognes rigolardes, leur magnifique insolence face aux injonctions du lointain sultan de Constantinople. Ils

CHAQUE BERGER KIR

partagent avec eux la hardiesse, la fierté et cette robustesse des nomades qui en imposent toujours aux sédentaires.

Une âme chagrine arguerait qu'en fait de terribles guerriers il ne s'agit que d'humbles pasteurs, de braves paysans vivant six mois de l'année sur les rives du lac Song-Koul dans ce coin perdu des montagnes du Kirghizistan, à 3 000 mètres d'altitude. Et que, bientôt, ils redescendront dans leurs vallées, vers le confort de maisons de brique et de pierre : pas très héroïque pour de grands guerriers. Mais ce serait ignorer que chaque berger kirghiz est un authentique seigneur. Il en a la prestance et la grâce, l'autorité, la rouerie et, dans l'accueil, la générosité et l'intransigeance. Le jour, depuis la selle de son cheval, il règne sur un peuple de moutons éparpillés à travers le pâturage. Le soir, il siège dans sa yourte à la place d'honneur, face à l'entrée. Il porte comme une couronne le kalpak immaculé, sa pelisse lui tient lieu de costume de sacre, sa cravache est son sceptre.

Aquezbek et ses amis sont réunis pour disputer une partie d'ulak tartysh devant quelques touristes : ils sont rares par ici, leur présence justifie que l'on sacrifie une chèvre pour s'adonner à ce jeu rendu célèbre par Joseph Kessel, certes,



Des moutons nombreux,
un cheval rapide et dans
la yourte, un poêle qui ronfle :
telle est la recette du bonheur
dans cette contrée.

CHIZE EST UN GRAND SEIGNEUR



Devant la porte
monumentale qui
garde l'entrée de leur
maison, Tacterbek
Aïrapov et son
épouse, Norbubu
Moussayeva, dans
leurs plus beaux
vêtements.



La steppe infinie est comme un jardin parsemé de yourtes, ces confortables coquilles de feutre parfaitement adaptées à ce rude environnement.

ON BOIRA DU THÉ ET DU KOU MIS, LE LAIT DE JUMENT CAILLÉ

mais dont la pratique n'est pas circonscrite aux montagnes d'Afghanistan. Non loin de la troupe, une brave biquette est justement accrochée à un piquet. Elle sera bientôt sacrifiée : un des cavaliers s'en approche. Il extrait de ses basques un long couteau et, sans façon, lui tranche la tête. Puis le corps est embarqué, coïncé entre la cuisse droite et la selle.

On le dépose à terre, les deux équipes se saluent. Une femme en fichu fait office d'arbitre, un roquet excité jappe aux jarrets des chevaux jusqu'à ce que, dans un cri, les cavaliers se lancent vers la dépouille. L'un d'eux la saisit, ils disparaissent dans un nuage de poussière. On ne distinguera bientôt qu'un agrégat indistinct de croupes et de cuisses d'où émergent parfois une tête, un bras, des crinières. Les spectateurs sont bien déçus de ne pouvoir photographier la mêlée à leur aise mais la vieille femme a beau crier, gesticuler, demander tant qu'elle peut aux hommes de continuer sagement le jeu devant les clients, rien à faire. A leurs yeux, plus rien ne compte désormais que ce cadavre pantelant. Ils continueront de se le disputer ainsi, ardemment mais loin des appareils photo, jusqu'à ce que, tout à coup, dans un roulement de tambour éperdu, déboule en galopant sur un cheval brun et blanc un jeune cavalier, la dépouille coïncée sous sa jambe. C'est Aquezbek. Derrière lui, la cavalcade arrive en hurlant. Le jeune homme force vers le pneu déposé devant les touristes, y balance le

cadavre, son cheval s'arrête en pilant, les autres sont déjà arrivés, c'est la fin du jeu. Il est temps de regagner les yourtes car les nuages ont traversé la plaine. Ils apportent avec eux ombre, vent glacial, grêlons gros comme des pois.

Maintenant, Aquezbek trotte vers la yourte familiale, située à l'ouest du lac. Son père, le vieux Marmitbek, l'y attend au chaud près du poêle. Il recevra les invités du jeune homme avec plaisir. On s'assiera autour de la table basse, à même les shirdaks, les épais tapis de feutre qui protègent du froid, tout en faisant attention au bébé qui dort, son museau rose et ses yeux fendus émergeant d'un tas de couvertures comme un petit Jésus emmaillotté dans la crèche. On déposera sur la table des coupelles de verre remplies de confiture d'abricots ou de framboises, des petits gâteaux, du beurre, de la crème et des bonbons. On prendra le temps de parler avec ces Occidentaux venus de si loin, on les questionnera longuement. On boira du thé et du kou mis, le lait de jument caillé que Marmitbek baratte énergiquement dans la grosse outre en cuir accrochée sur le flanc de la tente. Parfois, un grêlon, passé par le trou ménagé dans le toit pour laisser passer le tuyau du poêle, tombera sur le sol et fondra lentement, rappelant que, dehors, il fait toujours froid et mauvais temps.

Ainsi vont les choses au Kirghizistan, étonnant petit pays de montagnes perdu au fond de l'Asie centrale, coïncé entre la steppe kazakhe, la puissante Chine et de turbulents voisins : le Turkménistan, le Tadjikistan. La vague de modernité venue de l'Occident commence à clapoter doucement sur les rives de cette ancienne République socialiste soviétique. Mais on l'accueille avec une certaine réserve : les paillettes de la société de consommation brillent moins fort à l'ombre de ces montagnes. Ici, la richesse, c'est encore : dans les plaines, les abricotiers et des canaux d'irrigation



En guise de peluche, cette petite fille a opté pour le plus jeune agneau du troupeau.



Alexandre
Vladimir
Saprochine,
le dernier ataman
des cosaques
de Karakol.

LA NAGAÏKA, TERRIBLE CRAVACHE DU SOLDAT COSAQUE

bien entretenus ; dans les montagnes et les vallées, les moutons ou les chevaux, une yourte solide et un Kamaz, un de ces indestructibles camions russes à bord desquels les nomades chargent leurs tentes pour rejoindre leurs alpages.

Pour redescendre vers les vallées, il faut emprunter l'un des quatre cols qui commandent l'accès au lac Song-Koul. Ou bien, en se dirigeant vers le sud-ouest, suivre la rivière née du lac. Elle se faufile entre des montagnes solitaires avant de plonger vers la vallée du Kara-Unkur qu'emprunte une des anciennes routes de la soie. En la prenant vers le nord, on va vers Issyk-Koul, un des plus grands lacs de montagne au monde. Sa rive nord est très appréciée des vacanciers, sa rive sud beaucoup moins et c'est pourtant là, dans le village de Bokombayevo, que vit une véritable célébrité : Chaïbirov Talgarbek, 41 ans, un fameux chasseur à l'aigle.

Avec Tumara, sa femelle âgée de 8 ans, il a déjà remporté à cinq reprises le salbarum, la compétition de chasse nationale. Il vit avec sa famille et ses oiseaux dans un « nouveau quartier » : quelques maisons en parpaings nus disséminées à travers une friche poissieuse. On le retrouve à la tombée du jour, chez lui. L'aigle est posée devant la porte d'entrée, un capuchon de cuir sur les yeux. C'est une bête terrible et magnifique. Son maître ôte le bonnet, elle pousse un cri



Dédiée à la Sainte Trinité, la cathédrale orthodoxe de Karakol, témoin vivant du passé russe de cette ville fondée en 1869 par le tsar Alexandre II.

strident, il la caresse affectueusement puis, fidèle aux règles de l'hospitalité kirghize, convieses hôtes à boire du thé, manger du pain et de la confiture. Ensuite, on parlera.

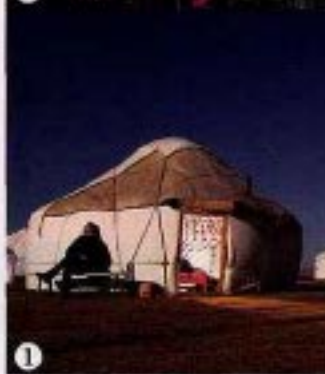
Les deux mains posées à plat sur la toile cirée, Chaïbirov Talgarbek raconte avec simplicité son grand-père, chasseur à l'aigle, ses maîtres, la relation mystique qu'il entretient avec l'oiseau et comment, dans quatre ans, il lui rendra la liberté. Ses yeux dorés, presque jaunes, brillent avec douceur quand il parle de son aigle. Assis à ses côtés, un tout jeune homme boit ses paroles : c'est Ermerk, l'apprenti de 17 ans. Lui aussi, un jour, sera un grand chasseur. À l'image de son maître, il fera corps avec la bête lorsqu'elle s'élancera, fondra sur sa proie, l'immobilisera, une serre écrasant le crâne, l'autre broyant la colonne vertébrale, puis quand, de son bec, elle brisera la cage thoracique, fouillant la chair à la recherche du cœur. L'intensité du lien qui unit l'homme à un aussi dangereux prédateur est réellement étonnante. Du moins, l'est-elle pour un

CERTAINES CHOSSES, ICI, SONT FAITES POUR DEMEURER

esprit cartésien, matérialiste, un rien blasé. Il faut certes étouffer le cynisme avant de mettre les pieds chez le chasseur Chaibirov Talgarbek.

Débarrassé de cet oripeau, on pourra continuer la route vers Karakol, ville située à l'ouest du lac Issyk-Koul. Voilà que l'on met les pas dans ceux d'Ella Maillart. L'aventurière suisse, qui se rendit là avec une compagnie de jeunes Russes en 1932, raconte son voyage dans l'ouvrage intitulé *Des monts Célestes aux Sables rouges*. Le musée d'histoire de Karakol, qui présente une intéressante collection de cruches en morceaux et d'animaux empaillés, consacre aussi une salle aux photos de la voyageuse. Le communisme est passé par là et, indubitablement, les temps ont changé. Mais la noble attitude de ce chasseur à l'aigle pris en photo par l'intrépide Suissesse il y a près d'un siècle est incroyablement identique à celle de l'homme que nous avons rencontré il y a quelques jours à Bokorbayevo. Certaines choses, ici, sont faites pour demeurer.

Karakol fut fondée sur ordre du tsar Alexandre II, en 1869. C'était une ville pionnière, dont les habitants russes étaient protégés par des troupes cosaques. La ville garde des traces de ce passé : des façades finement ouvragées, une très belle cathédrale de bois. Mais il reste peu de Russes. Et les cosaques ? Ils ne sont, paraît-il, plus qu'une poignée et, dans cette ville universitaire, personne ne s'en soucie. Il faudra chercher longtemps avant de trouver l'adresse de l'un d'entre eux : c'est dans la rue Toktogul, plantée de peupliers et balayée par un vent froid descendant de la montagne. Devant le portail de bois, un camion débordant de pommes. La porte s'ouvre sans peine, laissant voir un jardin envahi par les herbes folles, un camion rouillé. Des poules filent entre nos jarbes. A gauche, une baraque de planches. Un géant barbu, le regard fiévreux, en sort, méfiant. C'est Alexandre Vladimirovitch Saprochine, le dernier ataman des cosaques de Karakol : un moine-soldat. Depuis un an, il vit là en ermite. « *Le monde ne m'intéresse plus* », explique-t-il. Pour les journalistes du *Figaro Magazine*, il acceptera pourtant de revêtir son uniforme militaire, de poser devant le photographe, la nagaïka, terrible cravache du soldat cosaque, à la main. Dans sa chambre, une icône de la Vierge, sur le rebord de la fenêtre, des tomates à mûrir, au chevet de son lit, une bible soigneusement emballée dans un chiffon. « *Nous, les cosaques, sommes des soldats de Dieu. Être moine ou militaire, c'est la même chose. Je me tiens prêt au combat contre les démons* », poursuit l'homme, avant de donner une solide accolade à ses visiteurs. A force de cavaliers et de yourtes, de lait de jument fermenté, de chasseurs à l'aigle et de cosaques ermites, on finirait par se demander si ce voyage ne nous a pas propulsés dans une autre époque. Pourtant, de l'autre côté du portail, c'est bien le XXI^e siècle qui nous attend : on le retrouve sans savoir s'il faut être soulagé. ■ GUILAUME DE DIEULEVEULT



C A R

UTILE

Quand partir ? Climat continental, hautes montagnes : les hivers sont nus au Kirghizistan. La meilleure période pour découvrir le pays se situe entre juin et septembre. Décalage horaire : quand il est midi à Paris (heure d'été), il est 16 h à Bichkek. Monnaies : 1 euro = 82 soms kirghizes et 403 tenges kazakhs. Pas de visa.

Y ALLER

Air Astana (01.70.64.46.77 ; www.airastana.com). La compagnie aérienne kazakhe propose 2 vols hebdomadaires Paris-Bichkek via Astana. Départs de Paris-Charles-de-Gaulle le mercredi et le dimanche à 18 h 10, arrivée le lendemain à Bichkek à 9 h 45. Vols retour au départ de Bichkek le mercredi et le dimanche à 10 h 45, arrivée le jour même à Paris à 16 h 55. Aller-retour à partir de 575 € en classe Eco et à partir de 3 000 € en Business.

ORGANISER SON VOYAGE

Avec Asia (0.825.897.602 ; www.asia.fr). Ce spécialiste du sur-mesure propose un voyage



KIRGHIZISTAN

NET DE VOYAGE



itinérant individuel entre le Kazakhstan et le Kirghizistan. Au programme, quelques jours côté kazakh pour découvrir Astana et Almaty, respectivement nouvelle et ancienne capitale. Puis c'est le passage de la frontière et l'immersion dans les montagnes kirghizes, à la découverte de la vie des bergers nomades. 13 jours et 12 nuits à partir de 3 824 € par personne. Ce tarif inclut les vols internationaux et domestiques, les nuits à l'hôtel ou chez l'habitant, la pension complète, les entrées dans les sites payants et un véhicule privé avec chauffeur et guide francophone.

NOS HÔTELS AU KIRGHIZISTAN

Autant le dire d'emblée, on ne trouve pas au Kirghizistan d'hôtels haut de gamme. Mais le confort relatif des établissements est largement compensé par la culture de l'accueil et un sens

irréprochable de l'hygiène. Sur les rives du lac Song-Koul. Le village de yourtes de Baïch (00.996.720.616.215). Sept yourtes disposées en arc de cercle, au milieu de la prairie. L'une sert de salle à manger, celle d'à côté, de cuisine. On dort dans les autres : chaque yourte compte 5 lits pourvus de draps. Les nuits étant fraîches même en été, un petit poêle apporte une chaleur bienvenue. Autour, des campements de nomades : on se mêle à eux ou bien, sac au dos, on part marcher dans les collines qui moutonnent à l'infini. Autour de 70 € la nuit.

A Bokonbayevo. La Maison d'Alybek (00.996.779.450.045). Derrière un portail d'acier, une maison traditionnelle kirghize avec sa cour, son verger. Les hôtes partagent la salle commune et la salle de bains. Guljan Arakaeva, l'hôtesse, accueille avec

beaucoup de gentillesse et prépare une savoureuse cuisine traditionnelle. La nuit avec dîner et petit-déjeuner : 13 €.

A Karakol. Hôtel Amir (00.996.392.251.315 ; www.hotelamir.kg). Très récent, cet hôtel se trouve non loin de ce qu'il reste du vieux Karakol. Les chambres sont impeccables, les petit-déjeuner corrects, le personnel aux petits soins. Mais cela manque tout de même d'un peu de charme. À partir de 48 € la nuit avec le petit-déjeuner.

NOS HÔTELS AU KAZAKHSTAN

A Almaty. Hôtel Otrar (007727250.68.40 ; Otrarhotel.com). Construit pour accueillir Brejnev lors d'un de ses voyages au Kazakhstan, dont Almaty était encore la capitale, cet hôtel n'a quasiment pas bougé depuis. Cela fait son charme... et sa limite. Bien placé, sur la rue

Gogol, près du parc Panfilov, où se trouve la cathédrale orthodoxe. À partir de 50 € la nuit.

A Astana. Kazzhel Astana (007717240.52.52 ; hotelkazzhel.com). Situé légèrement à l'écart du « centre » de la nouvelle capitale kazakhe, cet établissement est d'un confort irréprochable avec, dans la déco, un goût pour le kitsch qui semble faire fureur de ce côté-ci de la steppe. Néanmoins, très bien pour une étape dans la capitale du Kazakhstan. La nuit avec le petit-déjeuner à partir de 70 €.

Marriott (007717262.0770 ; Marriott.com). Une des belles adresses de la ville : le Marriott est très bien situé, rue Dostyk, une des deux artères encadrant la vaste esplanade allant – tout un symbole – du centre commercial au palais présidentiel. L'opéra est à deux pas, les restaurants aussi. À partir de 122 € la nuit.

NOS BONNES TABLES À ASTANA

Kishlak (kishlak.kz). Ce restaurant sert une bonne cuisine kazakhe : plov, bouillons, raviolis, viande de mouton, etc. Décoration particulièrement kitsch, musique traditionnelle à casser les oreilles : l'ambiance est unique ! Repas autour de 35 €. Del Papa (www.abr.kz). Cette chaîne est présente à Almaty et Astana : carte de qualité pour ces deux restaurants... italiens. Ce sera une pause bienvenue pour les estomacs fatigués de la cuisine locale qui, certes est bonne, mais manque tout de même un peu de diversité. Autour de 35 € le repas. c.a.